

Progrès technique et qualité de vie : quel rapport ?

Le capitalisme industriel et les start-up prospèrent sur l'innovation permanente. Celle-ci provoque en effet l'obsolescence imaginaire de biens et services parfaitement opérationnels, en générant de nouveaux besoins souvent fantasmés. Interrogeons-nous donc sur l'usage que nous faisons du progrès.

Par Jacques Beaumier, septembre 2021.

Sur nos routes de Bourgogne, on croise bon nombre de véhicules des années 70 ou 80 sur lesquels on porte un regard nostalgique ou amusé. Malgré les performances discutables de leur mécanique, il est démontré que le bilan global économique et environnemental de leur cycle de vie complet est bien meilleur que celui de véhicules récents fréquemment renouvelés. D'ailleurs, leurs propriétaires sont en général très satisfaits de continuer à les utiliser alors qu'ils pourraient généralement les remplacer facilement. Ce constat m'a entraîné dans quelques lectures et réflexions pour explorer brièvement les notions de besoin et de progrès.

Relisons d'abord ces lignes qui s'appliquent assez bien à notre société consumériste : *"Une nation [...] peu contente d'avoir satisfait ses besoins réels par un commerce étendu, s'occupe à en inventer de fictifs ; la satiété l'endort, le changement lui devient nécessaire [...] l'industrie est forcée d'imaginer à tout moment de nouvelles façons de sentir ; la nouveauté, la rareté ont seules le pouvoir de réveiller des êtres pour qui les plaisirs simples sont devenus insipides"*. Elles ont été écrites par le baron d'Holbach en 1773, et posent avec plus de deux siècles d'avance la question de la réalité des besoins et de notre capacité à les différencier de nos désirs.

Les innovations pallient-elles réellement nos faiblesses ?

En écho, je me souviens d'un cadre du groupe Danone qui déclarait dans une interview : *"Nous ne créons aucun besoin ; nous les identifions dans le cadre de nos études marketing. Les consommateurs ont évolué et nous répondons par nos produits aux nouvelles attentes telles que le Bio ou l'exotisme"*. On note l'amusant glissement par lequel "attente" devient synonyme de "besoin". Dans le domaine des machines, c'est bien pire. La surenchère de fonctions dans les smartphones, les voitures ou les appareils ménagers dépasse de loin ce que l'on peut raisonnablement considérer comme des besoins, avec des effets délétères sur les utilisateurs. Le romancier d'anticipation Alain Damasio affirme se tenir le plus possible à l'écart de la technologie, considérant qu'elle nous prive de notre puissance d'être humain, au profit de celle des machines. Réflexion que je reprends volontiers à mon compte. Effectivement, il semble qu'un nombre considérable d'innovations serve des finalités pour le moins discutables :

1. Pallier nos faiblesses : on se réjouit qu'un handicapé retrouve de la mobilité grâce à la technique, mais doit-on se réjouir autant de grimper la côte sans effort avec un vélo électrique si nos muscles peuvent nous amener au sommet sans trop de souffrance ? Pallier notre faiblesse, c'est aussi renoncer à développer notre force.
2. Outiller nos paresse : le GPS est un bon exemple de ce que nous perdons en cédant à la facilité de nous laisser guider. Se plonger dans une carte ou un plan de ville, ce n'est pas seulement trouver son chemin, c'est acquérir une vision d'ensemble de l'environnement dans lequel nous allons évoluer.

Retrouver son itinéraire une fois au volant, c'est exercer à chaque instant notre mémoire, notre sens de l'observation et de l'orientation.

3. Conjuré nos peurs : peur de la solitude ou peur de la défaillance, la multiplication des objets de communication et des appareils de contrôle de notre corps ou de gestion de notre activité nous évite d'affronter la réalité de notre condition. En réalité, cette fuite en avant ne peut pas nous rassurer vraiment et induit de véritables addictions psychologiques, comme avec les réseaux sociaux.

4. Satisfaire nos caprices : quand tout, ou presque, devient accessible en quelques clics et peut être livré chez soi en quelques dizaines d'heures, il n'y a plus de limites à l'achat impulsif. La satisfaction presque immédiate de nos désirs consuméristes se substitue alors au bien-être profond et durable que nous apporterait celle de nos vrais besoins, ainsi que le développement de nos capacités et de nos talents.

5. Concrétiser nos fantasmes : l'univers des jeux vidéo comme celui de la réalité virtuelle montrent à quel point nous pouvons préférer l'illusion à la réalité. En faisant ce choix, c'est à une partie de nos vies que nous renonçons, à l'instar des « hikikomori » japonais qui peuvent rester des mois entiers dans leur chambre, rivés sur leurs écrans.

La voiture : de la liberté à la contrainte

D'autre part, en ces temps de projection sur un avenir de mobilité électrique et autonome, il est utile de revenir aux concepts développés par Ivan Illich dans les années 70, en particulier au principe du "monopole radical" et de la "contre-productivité" qui en découle. Le monopole radical, selon Illich, c'est lorsqu'un choix technique s'impose à la société au point de la structurer en profondeur et de modifier les modes de vie de façon incontournable. Après la seconde guerre, les « suburbs » américains ont consacré l'« american way of life » : une voiture synonyme de liberté et une maison avec son jardin. Ce mythe, qui repose sur l'automobile, a structuré le paysage autant que l'organisation sociale et le quotidien américain : lotissements pavillonnaires, roades et autoroutes, centres commerciaux et hypermarchés, zones industrielles... et déplacement pendulaire entre ces divers espaces. Monopole radical, puisque cette organisation a entraîné la disparition des commerces de proximité et l'éloignement des lieux d'activité. Le phénomène entre alors en phase de contre-productivité : plus il y a de voitures et de routes, plus l'étalement urbain se poursuit, générant plus de déplacements ; et plus il y a de déplacements, plus les routes sont engorgées.

Finalement, l'automobile qui devait apporter plus d'autonomie et de liberté enferme les individus dans un ensemble de contraintes. On peut imaginer que la voiture autonome provoquera un nouveau cycle de radicalisation monopolistique et de contre-productivité. Lorsque l'automobile sera devenue une extension de la maison, dans laquelle chacun pourra travailler, prendre son petit déjeuner ou commencer sa nuit de sommeil, on ne voit plus guère de limites au développement de son usage, avec les impacts que l'on imagine sur notre quotidien. L'automobiliste autonome risque fort de ressembler au passager d'une capsule spatiale, plongé dans de longues solitudes connectées.

Pour finir, je note deux regards intéressants sur notre rapport à la technique. Celui de certaines communautés Amish d'abord, qui ne rejettent pas le progrès technique a priori, mais définissent collectivement l'usage acceptable d'une machine en fonction de son impact social et environnemental. Le plus souvent, cette réflexion amène à une utilisation préservant son utilité fondamentale sans induire les phénomènes de monopole radical et de contre-productivité. Le véhicule à moteur, par exemple, sera strictement utilitaire et à usage partagé, comme le téléphone sous forme de cabine publique.

Deuxième regard atypique, celui du philosophe Gilbert Simondon qui a étudié l'évolution des objets techniques tel un Darwin des machines et qui arrive à ce constat inattendu : l'homme moderne ignore tout de la technique, il en a perdu toute culture pour ne plus être qu'un utilisateur dépendant. Simondon invite donc à la démocratisation du savoir technologique en vue de générer des comportements d'usage plus réfléchis et une relation plus éthique et responsable avec le monde des objets techniques.

Voilà qui me semble plein de sagesse et de bon sens quand je regarde ce que sont devenus nos voitures et nos téléphones !